

3 juillet 2014

Anne-Lise est morte

Anne-Lise est morte et je la pleurerai désormais chaque jour de mon reste de vie comme je l'ai portée en moi depuis notre rencontre en 1967 dans le service de Jenny Aubry à Necker Enfants Malades. Ou plutôt comme elle m'a porté.

Anne-Lise STERN n'est pas morte aujourd'hui. Non. J'ai appris aujourd'hui, aux hasards de mes recherches sur internet, qu'elle était morte le 6 mai 2013... Il y a plus d'un an. Pour moi, elle aura été pleinement vivante un an de plus. Je lui avais envoyé mon dernier livre, avec une lettre la remerciant d'avoir existé et d'avoir transformé ma vie. Je m'inquiétais de sa non réponse. Maintenant je comprends.

Anne-Lise, rencontrée au hasard d'un stage d'externat chez Jenny AUBRY, aux enfants malades, en 1967, m'a ré-ouvert la porte de la psychanalyse, fermée deux ans plus tôt par une phrase péremptoire de mon professeur de philo à qui je confiais mon intérêt pour la psychanalyse - et pourquoi pas pour un devenir psychanalyste un jour ? - « mais Balta, la psychanalyse, c'est pour les riches ! ». Anne-Lise pensait que la psychanalyse c'était, ce devait être, pour tous, pas seulement les riches. Tous ceux en tout cas, en souffrance, capables et désireux de s'interroger, de douter, de chercher. Elle pensait même que ce devait être accessible. Et c'est au Laboratoire de Psychanalyse, près de la Bastille, qu'elle avait inventé avec Renaude GOSSET et Pierre ALIEN¹ que je dois d'avoir pu entreprendre mon analyse...

Anne-Lise, je garde de toi cette exigence sans mièvrerie qui faisait de la psychanalyse bien autre chose d'un décor feutré d'ameublement divan-fauteuil, mais une présence attentive, un intérêt aigu, une écoute inflexible, une attitude loin de toute bienveillance mollasse et condescendante comme les psy savent en dégouliner. Non. Une réelle position de curiosité à l'expérience de l'autre, à la compréhension de l'autre, au-delà de lui-même, de ses lâchetés et de ses renoncements. Une écoute qui soutient et tire vers un au-delà de soi, de ce que l'on croit être soi. Une exigence infinie qui impose à soi comme à tout autre le respect. Celui de soi-même d'abord. Ton expérience des camps, celle de Auschwitz-Birkenau, de Bergen-Belsen et de Theresienstadt, Anne-Lise, t'avait appris que tout homme peut allier en lui la plus grande vulnérabilité et la plus vacharde saloperie. Et la médecine aussi, depuis ce temps, Josef Mengele en fut la preuve. Et aussi qu'il n'était pas nécessaire de passer par un camp d'extermination pour faire l'expérience de la déshumanisation. Qu'elle était là, sous nos yeux, chaque jour à qui savait la voir, l'entendre. Jamais ce que les camps ont révélé ne pourra disparaître. C'est là, chez l'enfant souffre-douleur, chez le toxicomane annihilé dans son produit, chez le fou sans écoute... chez tous ceux qui se heurtent à l'indifférence normalisatrice et bien intentionnée de leurs prochains.

C'est pour être à la hauteur de ce que j'ai reçu de toi un jour que je cherche, jour après jour, à faire vivre ce que je n'arrive à maintenir que dans un champ « déporté », pour reprendre ton expression², champ que j'appelle « systémique », ce qui faisait à mes yeux la valeur de la psychanalyse, mais que les Sociétés du même nom me semblent avoir perdu : la richesse de l'ignorance et le désir de comprendre.

François BALTA

¹ On lira avec intérêt la traduction de Pierre ALIEN du roman de D.M. THOMAS « L'hôtel blanc ». Albin Michel, 1982

² Anne-Lise STERN. « Le savoir-déporté : camps, histoire, psychanalyse ». Coll. Points, 2007